

# Stefano Dal Bianco

Stefano Dal Bianco, né à Padoue en 1961, vit à Milan. Il a étudié la métrique de Pétrarque, de l'Arioste et de la poésie italienne du xx<sup>e</sup> siècle. Il a publié *Tradire per amore. La metrica del primo Zanzotto (1938-1957)* (Luccques, 1997). Avec Gian Mario Villalta, il a édité le *Meridiano* d'Andrea Zanzotto (Mondadori 1999). Il est actuellement chercheur en Littérature comparée à l'Université de Siennne et rédacteur des revues *Il gallo silvestre* et *Stilistica e metrica italiana*.

Il a publié trois recueils de vers : *La bella mano* (Milan, 1991), *Stanze del gusto cattivo* (Primo quaderno italiano, Milan 1991), *Ritorno a Planaval* (Milan, 2001) dont sont tirées nos traductions.

*Il est arrivé que nous ayions renoncé à rêver, et à reconnaître le profil et la couleur des choses. La saison la pire se développait à travers nous. Un principe d'immobilité avait pris l'apparence de la concentration. Nous pensions que rester en alarme était nécessaire pour ne pas nous laisser entraîner par la vague de la vie d'autrui. Et nous restions immobiles, et si quelqu'un nous demandait : Toi que penses-tu ?, nous pensions que nous ne voulions rien penser.*

## **Unification**

Les habitants de l'immeuble que j'habite depuis peu ne se soucient pas des ombres des balcons le long du trottoir, ils vont et viennent, ils entrent par le portail qui se referme sur leurs noms, ils ne se demandent jamais s'ils vivront assez longtemps pour tout comprendre.

C'est ainsi qu'ils ont vécu de nombreuses années, dans la lumière jaune de la grande ville.

Je sais que je ne pourrais rien changer à tout cela et je sais que tout cela m'a déjà changé.

Je ne sais en revanche rien de ce qu'il adviendra de moi et de tout cet ensemble ; peut-être notre changement ressemble-t-il à ce qui entre par le portail, et à ce qui s'en va, à ce qui revient avant une résurrection.

Par exemple, je vois parfois les arbres de l'avenue près de la maison guérir leur mal ; je vois parfois des groupes d'adolescents avancer, comme dans un bois, et à leur passage je vois les arbres s'abaisser de nouveau...

Quelques années, j'ai respecté l'engagement des morts, cette volonté de demeurer sans penser, et, bref, de ne pas agir et de ne pas penser,... jusqu'à la punition, lorsque le non-pensée s'est traduite en non-sentir, ...

J'ai alors cherché à sentir de nouveau,... mais les sens appartiennent à la vie, et la vie ne suffit pas,... c'est du moins ce qu'on m'a convaincu de croire...

Et maintenant, comment peux-tu prétendre écouter mon histoire si mon histoire est souillée, ou n'a pas encore commencé, si la rive du monde où nous évoluons correspond au bord d'un lit...

Pensant à toi, j'ai écrit un poème, pour chercher d'expliquer, un poème auquel je ne sais donner un titre :

Répondre aux assassinés,  
à tout l'amour brûlé,  
corriger le temps en surplus et qui à nous ne suffit  
est un devoir enseveli :  
ouvrir à l'aide de notre clef  
– au moment où elle tombe  
et notre devoir devient le devoir de tout un chacun –  
cette maison inondée, sans toit  
où couve la plus grande joie  
et où, peu à peu, nous finirons ensemble.

### *L'étage*

Lorsque je m'allonge sur le tapis du salon et regarde en l'air, parfois, il y a une mouche parfois une moustique qui en volant décrit des trajectoires étrangement géométriques, tout à coup et tournant selon un angle habituellement plus aigu, et ce qui est plus étrange, c'est que tout se déroule sur le même étage idéal : parallèlement au plafond et au plancher sous lesquels je me trouve.

Je ne sais pas pourquoi elle le fait. Peut-être trouve-t-elle ainsi sa nourriture, comme les hirondelles, mais pourquoi toujours seulement sur deux dimensions, sans utiliser l'espace ?

Vraiment, il lui suffit,  
je suis moi aussi dans un étage, le quatrième,  
je vis ma tranche d'air,  
je survis et lorsque je le veux,  
je regarde et respire par la fenêtre.

J'ai d'ailleurs acheté un tapis  
et parfois, je dois m'y étendre,  
autrement mon horizon m'échappe.

### *Le platane*

Je suis parvenu à marcher en direction de la mer, mais je dois le nier  
parce que j'étais presque aussitôt sorti en réalité  
j'ai rencontré un platane et me faut l'écrire,  
même si écrire est plus que raconter,  
même si raconter est déjà difficile,  
même si le difficile est de rentrer  
pour écrire à propos du platane,  
pour raconter le platane  
sans l'avoir devant soi,  
en cherchant à se souvenir,  
trahissant dans le souvenir comme si dans la lumière il n'existait  
véritablement pas de platane pourvu de branches et de feuilles.

### *Comment l'oublier*

Le décrire, accepter les métaphores, parfaitement suffisantes, indifférentes en apparence mais vives de son regard, mortes de sa splendeur, du mal qui les fait différents et luisants d'elles-mêmes. Et félicitations au platane et adieu à la promenade, de celui qui un instant a cru le voir et l'a oublié.

### *Le reconstruire comme neuf*

Revenir sur la pelouse comme à la recherche de quelque chose qui n'est plus arbre, guère plus arbre que moi et toi qui me lis et n'es pas sur la pelouse, et sans amour tu imagines cet arbre, sans réserves de réalité.

Te demander de venir fixer des rendez-vous,  
demander ensemble distraitement  
avec la seule énergie qui nous est accordée,  
une place libre sur la pelouse, face à la mer,  
non loin de la pièce où tout est raconté.

### ***Vie et vue***

Qu'une fillette blonde rentre mouillée  
du bord de l'eau entre les files ordonnées et bondées  
de la plage de Lignano Sabbiadoro,  
qu'une barque avance parallèlement à la côte  
sur la ligne de partage des eaux différentes  
d'une même mer bleue et azurée est ce qui suffit  
non à jouir de la vie ou de la vue  
mais à préétablir ce que la vie et la vue  
partagent vraisemblablement  
sur le seuil d'une terre avec une mer.

### **Le rêve de la mère**

Si par un après-déjeuner d'hiver quelconque,  
la télévision momentanément éteinte  
et avec dans la maison l'impérieuse paix  
d'une histoire familiale touchée du doigt,  
vous êtes en train de regarder une mère dormant dans son fauteuil,  
restez là, ne partez pas  
et couvrez-là d'un châle.

*Ritorno a Plaraval*, 2001 © Mondadori  
Présenté et traduit par Philippe Di Meo

### *Réponses au questionnaire*

Il n'est pas vrai que nous vivons dans un monde vide. Ou bien si cela est vrai, ce n'est pas en le disant ainsi que l'on jette assez de lumière sur la vraie nature de notre malaise : notre monde est mal fait, non parce qu'il est privé de significations, mais parce que des significations, il n'y en a que trop. Nous sommes bombardés par les significations, tous les jours, toutes les heures de notre vie. Nous passons notre temps à interpréter les signes que le monde nous jette au visage, nous interprétons tout, nous psychologisons tout et tout le monde, tout se transforme en savoir, tout ce qui n'est pas réductible à l'un des savoirs codifiés perd tout droit de résidence. Seul importe ce qui est dicible, classable, échangeable. Et la qualité des significations en question n'a que peu d'importance : que celles-ci soient éphémères ou non, le mécanisme est le même. De ce point de vue, il n'y a aucune différence entre une émission de variétés, un livre d'Habermas ou de Cacciari, et, à la limite, une fonction religieuse ou un morceau de musique *new age* : tout est dominé par les significations.

Je crois que l'on peut considérer l'histoire de la société occidentale (je ne connais pas bien les autres) comme histoire de l'invasion progressive des significations au détriment d'autres modalités de perception du monde (modalités anti-herméneutiques). Je crois que l'angoisse de Leopardi face à la domination du commerce « spiritualiste » de son temps, ou, plus loin dans le passé, la polémique de Pétrarque contre l'aristotélisme, appartiennent au même ordre de discours : elles désignent deux étapes d'une prise de conscience, en quelques-uns, de l'énorme enjeu de la bataille séculaire entre les instances mentalistes (et utilitaristes) connectées à l'usage des savoirs, et les instances, toujours perdantes car constitutivement anti-autoritaires, qui visaient au développement social des facultés perceptives liées aux corps.

Elle est aussi l'histoire toxique du déclin social de la poésie, qui après Dante a dû se retrancher dans la défense des sens, de la perception subjective (psychologie), ou bien tout liquider pour servir tel savoir ou tel pouvoir.

Ce que l'on appelle *poesia civile*, qui est la plus impliquée dans le monde des significations, a peu de sens, car dans le meilleur des cas elle ne nous dit que ce que nous savons déjà, ce qui me paraît un devoir bien pauvre pour une poésie. Seul celui qui n'a rien à dire se préoccupe de ce qu'il écrira. La vraie poésie ne peut naître que d'un monde subjectif si solide dans ses présupposés psychiques qu'il n'a pas besoin de penser ou de s'interroger sur soi-même, comme il n'a pas besoin de dire « je suis là, et non là », ou bien « je pense ceci et non cela », etc. Seul celui qui a déjà tout peut s'offrir le luxe (nécessaire) d'être généreux. Les poètes hantés par le besoin de dire quelque chose sont ceux à qui il manque une chose fondamentale : sujets irrésolus qui ne sont pas capables de faire croître la réalité mais subissent leurs propres idiosyncrasies et leurs propres déséquilibres. Ils partent en quête de quelque chose de trop éphémère ou de trop subjectif pour nous être véritablement utiles : ils ne sortent pas d'eux-mêmes.

Pensons en revanche au monde de Dante, mais aussi à celui de Pétrarque, de l'Arioste, ou de Leopardi : tout, dans leurs textes, indique la provenance d'une subjectivité ferme, monolithique et saine, sûre d'elle en dépit des apparences. C'est seulement d'un monde de ce type que nous pouvons apprendre et toucher du doigt le vrai manque, ce qui peut nous toucher tous, parce qu'il appartient non à la psychologie de tel ou tel autre individu, mais à la signification anthropologique de l'être au monde, à la nature des choses. Nous pourrions tenter de définir ce manque comme l'essence de la mortalité, ou de la temporalité.

Ce manque gît au fond de toute langue naturelle : il est ce qui est refoulé dans l'usage séculaire, communicatif, de la langue. La langue de la communication ne communique pas grand-chose : la possibilité d'une véritable communication, d'un véritable partage s'est perdue en route ; on s'interdit *a priori*, par surdité à la langue, la possibilité d'un contact humain qui ne soit pas fictif. Il n'y a pas en effet de contact sinon en présence de la mortalité. C'est notre être pour la mort qui nous unit, c'est la conscience du passage du temps qui donne sa vérité à nos rapports, dans la dimension de la rencontre en un destin commun.

Débusquer ce fond manquant dans les mécanismes de la langue, voilà le devoir des poètes. Les poètes sont ceux qui sont assez forts pour ne pas se laisser détourner par leurs insuffisances respectives, individuelles, qui réussissent à se concentrer, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, sur l'essence de la temporalité. (C'est pourquoi le thème de la mémoire est si important dans les poèmes : Mnémosyne est la mère des muses).

Je parviens à distinguer assez clairement au moins deux directions de recherche dans ce domaine, même si cette distinction est purement instrumentale, et je pense qu'il y a également deux modes de recherche, deux attitudes perceptives fondatrices (réellement complémentaires, elles).

Première direction de recherche : l'essence de la temporalité peut être saisie si l'on s'arrête. Le ralentissement d'élocution obtenu au croisement d'un ordre particulier des mots, avec une configuration rythmique et une organisation particulière de l'intonation du vers (ou de la phrase), éventuellement en coïncidence avec une ambiguïté sémantique, aussi légère soit-elle, commande une halte, une légère implication auto-réflexive dans la chaîne phono-syntaxique, une difficulté de prononciation qui a d'ordinaire à voir avec un prolongement « artificiel » de la quantité ou durée des voyelles. La dose de violence que la langue subit dans ce processus dépend de la poétique de l'auteur, de l'amplitude de l'écart par rapport à un supposé degré zéro de la langue. J'ajouterais seulement que l'expérience, de nos jours, est d'autant plus difficile, intéressante et méritoire quand les caractéristiques de la langue adoptée ne s'éloignent pas du registre quotidien de lexique et de syntaxe. Plus faible est l'impression de violence exercée sur la langue et grande l'illusion de sa naturalité, plus augmente la possibilité, non seulement de s'adresser à tous – et donc de refonder une dimension communautaire par la poésie – mais aussi de remplir une fonction socialement utile en instillant la dimension du silence directement dans le corps de la langue de communication, et en promouvant sa reconquête, à l'insu du lecteur lui-même. Je crois que cette réévaluation silencieuse (qui n'est pas un ennoblissement) du lieu commun par le truchement des mécanismes formels est un passage obligé pour les écrivains engagés de notre temps et que là, et nulle part ailleurs, se joue l'instance de réalisme et la valeur « engagée » de nos œuvres.

Seconde direction de recherche : l'on peut s'arrêter sur le rapport entre les mots et les choses. Le monde est avant tout fait de choses. Les choses ne parlent pas, mais elles ont un langage et une raison d'être qui leur est propre. Elles sont là pour nous rappeler que l'on peut demeurer dans le silence. Je me rends compte que quiconque use avec désinvolture du langage de la communication écrite (journalistes, lettrés, philosophes) ou orale (bavards), en somme quiconque, comme on le dit, a des « facilités d'expression », se trouve en général non seulement privé de l'écoute de la langue – car il vit dans une dimension de soumission totale à l'institution linguistique et à ses clichés – mais il a en outre, d'ordinaire, un très mauvais rapport avec les objets d'usage quotidien : il les méprise, les ignore, les traite mal ; il voit en eux exclusivement leur fonction d'usage, et souvent, précisément pour cela, il vit mal leur présence, il a besoin de quelqu'un à ses

côtés capable de résoudre les questions pratiques. C'est la raison pour laquelle il faut se méfier de la catégorie des poètes bons à rien, incapables de planter un clou dans un mur ou de se faire un œuf au plat : ces gens n'aiment pas la langue. Qui aime la langue aime les choses, qui sait écouter la langue sait écouter le silence des choses. Il n'y a pas d'amour sans dimension physique et il n'y a pas de poésie sans un rapport physique avec les choses et avec la langue, qui en est l'allégorie rationnelle. Par le truchement des choses la temporalité entre dans la langue : il faudrait toucher les mots comme s'ils étaient des choses.

J'en viens aux deux attitudes perceptives que le poète fort peut adopter envers les choses. Il est difficile de décrire ce qui advient exactement dans le court-circuit entre perception et écriture. Je crois pourtant que l'un des moyens pour écouter la temporalité sise dans les choses consiste en un maximum de concentration : l'attention se concentre sur un objet (physique ou métaphysique, peu importe) au point d'en extraire certaines propriétés inédites. La poésie est donc le fruit d'une opération de sondage en profondeur ; mais ce qui s'acquiert en intensité risque de se perdre dans la vastitude d'un horizon peu défini.

L'autre moyen ou tempérament perceptif, qui m'est plus familier, consiste au contraire à aiguïser temporairement une sorte de « distraction » à l'égard des choses : la distraction s'oppose moins à l'attention qu'à la concentration, elle est en somme attention maximale et contemporaine envers toutes les choses du monde. Ce qui se perd en intensité de sensation s'acquiert en vastitude d'horizon, en conscience relationnelle. Dans cette disposition, les rencontres que l'on fait avec les personnes, les objets, les animaux et les sentiments sont toujours fruits du hasard : elles sont occasionnelles, brouillées, comme dans la vie.

Traduction Renaud Pasquier